

MONTRÉAL, 15 FÉVRIER 1890

LE REGIMENT

PROLOGUE

MARIÉE PAR ORDRE.—(Suite)

Dans sa jeunesse André de Cheverny avait adoré une jeune fille, Thérèse de Bois-Guérêt. Il allait la faire demander à son père, lorsqu'il apprit qu'elle aimait et qu'elle venait d'être fiancée. Celui qu'elle avait choisi n'était autre que Pontalès. Bientôt elle fut sa femme. Et Pontalès la rendit heureuse.

Jamais Thérèse ne sut que Cheverny l'avait ardemment aimée. Dans les fréquentes occasions où il lui fut donné de la voir, l'officier ne cessa jamais de lui témoigner le plus profond respect et rien, ni dans ses paroles, ni dans ses allusions, ni dans ses regards, ne put donner à la jeune femme d'abord, plus tard à la femme âgée, le soupçon des sentiments qu'il avait éprouvés pour elle.

Ce fut là le charmant et douloureux souvenir de la vie de Cheverny. Lui-même se maria et il sut entourer sa femme, qui lui donna un fils, d'une affection forte et dévouée. Mais le souvenir persistait et parmi les nombreux amis que créent, aux soldats les dangers courus ensemble, il n'en trouva pas dont le bonheur lui fut plus cher et tint plus à son cœur que celui de Pontalès.

Le bonheur de Pontalès faisait le bonheur de Thérèse. Dans la noblesse de son caractère, il ne pouvait séparer les deux. Voilà pourquoi il ressentit sensiblement, comme une infortune personnelle, le désastre qui atteignait Pontalès.

Thérèse vivait encore, à cette époque, mais était délicate. Lui, Cheverny, avait perdu sa femme depuis deux ans. Thérèse ruinée, Thérèse malheureuse, Thérèse réduite à la misère, est-ce que c'était possible, alors que lui était riche ? C'eût été un remords et cela eût voilé de deuil, les souvenirs tendres, si doux et si tristes de sa jeunesse.

—Non, cela ne sera pas ! se dit-il.

Et quand Pontalès, désespéré, à bout de ressources, voyait tout perdu, apparut tout à coup le général de Cheverny venant lui offrir sa fortune.

—Tu te relèveras, dit-il à Pontalès, qui ne pouvait deviner la cause de cette générosité, mais que ce dévouement touchait jusqu'aux larmes. Tu te relèveras et tu referas ta fortune. Je n'en doute pas. En te confiant la mienne c'est donc un excellent placement que je fais. Ne m'en sache aucun gré.

Ce fut ainsi que le manufacturier put tenir tête à l'orage. Mme de Pontalès, malade en ce moment, avait ignoré par quelles terribles angoisses venait de passer son mari. De telle sorte qu'elle ne connut même pas la noble action de Cheverny ! Ce fut plus tard, seulement alors que Pontalès, nuit et jour, travaillait à réédifier sa fortune, qu'il finit partout lui dire.

—Il a été ton seul ami, dit-elle.

Elle se trompait, on l'a vu, car ce ne fut point l'amitié qui décida Cheverny à sauver Pontalès : ce fut l'amour. Pour le malheur de Cheverny, là ne devaient pas s'arrêter les services rendus au mari de Thérèse.

Un article outrageant contre Pontalès et mettant en doute sa probité commerciale avait paru dans un journal financier. L'article faisait du bruit et l'on en causait beaucoup à la Bourse. Pontalès ne put l'ignorer. Il fallait enrayer ce bruit dès sa naissance. Pontalès envoya au journal deux de ses amis, Briard, un filateur avec lequel il avait toujours été en excellentes relations, et le général de Cheverny.

L'article était signé : Jaguelain. Ce nom avait une réputation dans les salles d'armes et les tirs au pistolet. Pontalès ne l'ignorait pas, bien que sa

vie toute de travail et de combinaisons industrielles fût peu mêlée au sport parisien. Jaguelain désigna deux couliissiers : Chavanon et Raucourt, pour s'entendre avec les témoins de Pontalès.

Pontalès arrivait à sa soixantième année. Il ne s'était jamais battu. D'un tempérament très pacifique, il n'avait de sa vie tenue une épée ni un pistolet. Si son fils avait été là, il s'en serait volontiers remis à son adresse du soin de réparer son honneur. Mais Antoine, parti depuis un an, pour un voyage dans les Indes, en route pour revenir, ne serait pas en France avant six semaines. Pontalès devait donc se venger lui-même.

Disons-le tout de suite : il avait peur. Si l'outrage avait été secret, s'il n'avait été connu que de quelques intimes, certes, Pontalès ne l'eût pas relevé ! Il était la probité même et ses intimes ne pouvaient avoir aucune incertitude à son sujet. Mais l'article attaquait son honneur devant le monde industriel et financier tout entier et l'attaquait en termes vifs et l'attaquait, surtout, en faisant allusion aux récents événements de Bourse qui avaient anéanti la ruine de sa maison.

Il avait répondu à cet article, victorieusement, en montrant que la maison Pontalès était toujours debout, ferme sur sa renommée et sur sa fortune, pour celui, l'abandon généreux de Cheverny permettait de le faire. Mais il fallait également se venger de l'insulte. Et ici, Pontalès frissonnait.

La veille du duel au soir, alors que, présageant une issue fatale, il mettait en ordre quelques papiers, ses mains tremblaient nerveusement et de son front de grosses gouttes de sueur tombaient. Il avait le cœur comme dans un étou.

—Cet homme me tuera !

Telle était sa pensée, telle était son épouvante. Et ses yeux, brouillés, ne voyaient plus. Les adversaires devaient se rencontrer le lendemain dans un chemin des bois de Chaville. Le matin, Briard et le général de Cheverny vinrent prendre Pontalès en voiture. Ils apportèrent des pistolets et le médecin de Cheverny les accompagna.

Pendant le trajet Pontalès ne prononça pas un mot. Pâle, la sueur au front, éperdu, il était la vivante image de la lâcheté. Cheverny le considérait avec pitié. Comment cet homme allait-il se conduire sur le terrain ?

Il ne chercha pas à le reconforter, sachant que tout ce qu'il pourrait dire ne ferait qu'augmenter les terreurs de son ami. Il affecta seulement de la gaieté, de l'insouciance, comme si le résultat du duel ne faisait pas de doute pour lui et comme s'il ne concevait véritablement aucune crainte.

Toutefois, Pontalès était si défait lorsque la voiture s'arrêta dans la forêt et que le cocher, sautant du siège, eut ouvert la portière, si défait et si chancelant que le soldat lui glissa dans l'oreille deux mots :

—Songe qu'on t'a mortellement outragé....

—Oui, oui, bégaya Pontalès.

Ses dents claquaient avec un petit bruit sec. Il avait les yeux effarés d'un pauvre chien que l'on bat.

Jaguelain et ses témoins arrivèrent presque aussitôt, Cheverny mit les pistolets armés entre les mains des adversaires, après avoir mesuré la distance convenue. La main de Pontalès tremblait terriblement.

—Serais-tu lâche ? dit le général.

—Je ne sais pas, moi, je ne sais pas, dit le vieillard.

Cheverny devait frapper trois coups dans sa main ; mais avant le troisième coup, pliant sur les jarrets, comme si ses jambes avaient été coupées d'un coup de faux, Pontalès s'abattait sur le sol, ayant un hoquet, pris d'un éblouissement.

Jaguelain avait déjà levé son arme. Il l'abaissa avec un sourire insultant de mépris. Mais il garda le silence. Il attendit. Cheverny se précipita vers le malheureux.

—Eh bien, que t'arrive-t-il ?

—J'ai peur.

—Sois donc un homme....

—C'est plus fort que moi, j'ai peur.

—Tu seras demain la fable de tout Paris.

—J'ai peur.

—Tu te déshonores, tu déshonores ta fille et ton fils. Tu jettes sur ton nom le ridicule.

Pontalès promena sur son front son mouchoir

déjà tout mouillé. Cheverny lui tenait la main. Il l'obligea de se relever.

—Pour l'honneur même de tes témoins, dit-il, cache au moins cette ignoble épouvante.

Et son énergique figure de soldat exprimait le dégoût et le mépris que cet homme lui inspirait.

Pontalès se retrouva debout, le pistolet à la main. Mais son trouble n'avait pas cessé. Il ne distinguait même pas Jaguelain.

Son attitude était si éloquente, sa main qui pendait le long de la jambe, si tremblante, tout en lui indiquait si bien que jamais cette main n'aurait la force de relever l'arme et de la soutenir, en face de l'œil, que Jaguelain laissa échapper une exclamation outrageante. Tourné vers les témoins, il dit :

—Ceci devient malpropre et je ne veux pas me couvrir de ridicule. Personne ne prendra-t-il la place de cet homme ?

Cheverny s'avança :

—Monsieur, dit-il, j'ai été toute ma vie l'ami de Pontalès et j'estime que sa probité commerciale est à l'abri de tout soupçon. Cette probité, vous l'avez attaquée sans preuve, faisant le mal, et calculant sans doute que Pontalès vous fermerait la bouche à coups de billets de banque. Aujourd'hui, Pontalès faible et nerveux, se trouve dans l'impossibilité de venger son honneur insulté. Vous plaît-il que je le remplace ?

—Ce sera comme vous le désirez, monsieur, fit Jaguelain avec insouciance.

Et il alla reprendre sa place. Cheverny, d'un geste brusque, arracha le pistolet des mains inertes de Pontalès.

—Eloigne-toi !

L'autre obéit, d'instinct, sans se rendre compte de ce qui se passait. Presque aussitôt, Briard frappait dans ses mains. Deux coups partirent simultanément.

Cheverny, comme Jaguelain, était adroit tireur mais la colère et l'énerverment l'avaient surexcité et avaient fait trembler son bras. La balle était passée à quelques lignes de l'oreille de Jaguelain. Quant à celui-ci, il se possédait bien et sa balle n'avait pas dévié. Elle avait atteint Cheverny en pleine poitrine.

—J'ai mon compte, dit le général en tombant.

Le médecin, Briard et les témoins de Jaguelain s'élançèrent pour le soutenir. Quand ils arrivèrent, Cheverny avait du sang aux lèvres. Il répéta :

—Je m'y connais, j'ai mon compte.

Et il eut une syncope. A quelques pas de là, à genoux, hébété, Pontalès ne comprenait rien. Cet homme allait mourir pour lui peut-être. Il ne savait pas. Le médecin sondait la plaie délicatement. Il sentit la balle, mais constata l'impossibilité de l'extraire. Il paraissait consterné.

—Aucun espoir, demanda un témoin derrière lui.

—Je ne pense pas que la mort soit soudaine, fit à mi-voix le médecin, mais c'est une question de quelques jours.

Le dénouement fatal de ce duel n'était pas sans émouvoir et sans effrayer les témoins.

—Vous avez encouru là une très grave responsabilité, messieurs, disait le médecin, qui ne cessait pas de prodiguer au pauvre Cheverny les soins les plus intelligents et les plus empressés.

On eût dit que cette observation, faite très bas cependant, était arrivée jusqu'aux oreilles du blessé. Il rouvrit les yeux. Il essaya de parler. Des sons gutturaux furent ce qu'on entendit.

—Ne parlez pas, général, ne parlez pas, ordonna le docteur.

—Ne parlez pas, supplia Briard.

Le général réunit ses forces et cette fois on entendit :

—Il faut.... que.... je parle.... aux témoins d'abord....

Et après une longue pause :

—Il faut que je m'entretienne aussi avec Pontalès.

Le médecin voulut s'y opposer :

—Songez que la moindre fatigue peut vous tuer. —Je ne conserve pas d'illusion sur mon état, monsieur le docteur, dit le général ; j'ai été cinq fois blessé sur les champs de bataille. J'ai de l'expérience.